



LORRAINE HEATH

L'affront

LES AMANTS DE LONDRES

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Lorraine Heath

Lorraine Heath est une auteure de romances. Née à Watford, en Angleterre, elle a grandi au Texas, où elle a obtenu un diplôme de psychologie. Ses romans figurent sur les listes des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*.

L'affront

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES AMANTS DE LONDRES

1 – L'affront

N° 10064

2 – Le pardon

N° 10119

3 – La dette

N° 10118

LES VAURIENS DE HAVISHAM

1 – Pour lui plaire

N° 11668

2 – Et le comte rafle la belle

N° 11741

3 – Belle et rebelle

N° 11787

LORRAINE
HEATH

LES AMANTS DE LONDRES - 1

L'affront

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informé en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteurs préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

PASSIONS OF A WICKED EARL

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Jan Nowasky, 2010

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2012

*Pour la merveilleuse May Chen,
Qui a compris mieux que moi encore
le sens de cette histoire.
Merci, May – pour tout.*

1

Londres, 1853

Morgan Lyons, huitième comte de Westcliffe, laissait nonchalamment courir ses doigts sur le magnifique dos nu dont la vue le ravissait tant. Ses caresses étaient aussi aériennes que le moutonnement des nuages dans un ciel d'été. Il avait découvert qu'Anne répondait toujours mieux aux effleurements, comme si la torture de se voir refuser un contact plus appuyé accentuait son plaisir.

Anne était une superbe créature, toujours prête à explorer de nouveaux plaisirs charnels. C'était du reste pour cela que Morgan appréciait sa compagnie.

Pour l'heure, la jeune femme s'était assoupie et ne réagissait pas à ses caresses, mais elle aurait été très fâchée qu'il se permette de partir sans prendre congé dans les formes. Il écarta ses cheveux – d'une nuance auburn, ils semblaient pouvoir s'enflammer à tout moment –, Morgan découvrit sa nuque pour l'embrasser, avant de déposer une pluie de baisers le long de son dos.

Anne laissa échapper un petit gémissement, puis s'étira avec langueur.

— Hmm... J'adore ta façon de me réveiller.

Sa voix chaude et sensuelle intensifia l'érection de Morgan, qui en devint presque douloureuse. D'une douce pression du genou, il écarta les cuisses de la jeune femme pour la pénétrer sans préambule. Ce n'était que dans ces moments-là, lorsqu'il se perdait dans les délices de la chair, que Morgan avait le sentiment de contrôler sa vie, toutes les vicissitudes du monde extérieur n'étant plus alors qu'ombres lointaines.

Anne accueillit son initiative avec un soupir de satisfaction et se cambra pour mieux s'offrir à lui. Morgan soupira à son tour, enfin à son aise. Il n'attendait rien de plus de l'existence.

Or, il avait beau la posséder encore et encore, jusqu'à ce qu'elle crie son nom dans l'extase, il ne ressentait rien d'autre que le simple plaisir charnel. Pourquoi diable était-il incapable d'éprouver une quelconque émotion – quelque chose qui ressemblerait à du bonheur, par exemple ?

Bientôt, la pièce résonnait de leurs cris. Car s'il ignorait comment faire vibrer son propre cœur, Morgan savait parfaitement comment caresser une femme pour la mener au septième ciel.

Ils atteignirent la jouissance en même temps, et Morgan se laissa retomber de côté, hors d'haleine. Mais, comme chaque fois, ce n'était pas assez. Ses légendaires prouesses au lit le laissaient toujours insatisfait. Certes, son corps, délivré de la tension qui l'avait animé, était plus détendu. Il n'éprouvait toutefois qu'un immense sentiment de vide.

Il ressortait toujours de ces étreintes avec le désir d'en avoir davantage, cependant il était bien incapable de définir à quoi cela pourrait ressembler.

Il savait très bien que, malgré son indéniable beauté, Anne était incapable de le lui procurer. Il savait aussi qu'elle n'y était pour rien, et qu'il était seul responsable de cet état de fait. Il lui manquait

quelque chose – quelque chose d’essentiel. Et c’était pour cette raison qu’aucune femme ne l’avait jamais aimé.

Morgan s’écarta le plus doucement possible de sa maîtresse. Elle était déjà retombée dans sa léthargie bienheureuse, prête à s’assoupir encore, et c’est à peine si elle trouva la force de lui sourire. Après avoir plaqué un baiser sur son front, Morgan roula hors du lit.

Il rassembla ses vêtements, éparpillés sur le plancher – c’était Anne qui l’avait déshabillé avec sa fébrilité coutumière –, puis se rhabilla avant de s’asseoir dans un fauteuil pour remettre ses chaussures.

C’est alors qu’elle redressa soudain la tête.

— Si tu me disais ce qui te préoccupe ?

Morgan jeta un regard à la jeune femme, dont la nudité était à présent pudiquement cachée sous un drap de satin. Elle replia ses jambes sous elle et agrippa l’un des montants du baldaquin. Sa posture donnait l’illusion qu’elle se trouvait sur une balançoire, et l’image évoqua à Morgan le souvenir d’une fillette aux cheveux blonds qui se balançait devant lui. Si son cœur avait été capable d’émotions, sans doute serait-il tombé amoureux de Claire, ce jour-là. Mais à quoi bon raviver de tels souvenirs, qui ne pouvaient que lui faire du mal ?

— Tu commences à te lasser de moi, crut deviner Anne, avant qu’il ait pu dire quoi que ce soit.

De toute façon, il ne répondrait pas directement à sa question. Morgan n’avait pas pour habitude de partager ses pensées intimes.

Anne descendit du lit et, redoublant de précautions pour garder le drap enroulé autour d’elle – comme si elle voulait soudain afficher sa pudeur –, elle gagna la fenêtre.

— On raconte qu’aucune femme n’est capable de te garder très longtemps. J’avais espéré démontrer que cette rumeur était fausse.

Après avoir fini de se chausser, Morgan vint se placer derrière elle, pour l'enlacer et s'enivrer de son parfum.

— Je ne me suis pas encore lassé de toi.

— Alors reste dormir. Passe au moins une fois toute la nuit avec moi.

Morgan la fit pivoter vers lui pour s'emparer de ses lèvres comme si elles lui appartenaient. Comme la jeune femme s'abandonnait dans ses bras, il la souleva pour la porter jusqu'au lit, puis remonta les couvertures sur elle.

— Pas ce soir.

Il avait déjà gagné la porte, quand elle lui lança :

— Je te déteste !

Il ne s'arrêta même pas. Il avait déjà entendu ces paroles dans la bouche de bien d'autres. La première fois, il avait vingt-cinq ans, et il en avait éprouvé du chagrin. Mais pas depuis. Pourquoi les femmes ne pouvaient-elles pas comprendre que la haine lui était indifférente, dès lors qu'il n'y avait pas de véritable amour ? Anne ne l'aimait pas. Il le savait et il l'avait accepté.

Elle était à peu près aussi fermée que lui – du point de vue des sentiments. C'était d'ailleurs pour cela qu'ils s'accordaient aussi bien l'un et l'autre, et que Morgan ne s'était pas encore lassé d'elle.

— Westcliffe ?

Il lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— À demain, dit-il.

— J'espère que tu m'offriras une jolie babiole pour me consoler ?

Il sourit et lui fit un clin d'œil.

— Quelque chose qui s'accordera au vert de tes yeux, je pense.

La jeune femme lui souffla un baiser. Elle était trop facile à amadouer. S'il ne s'était pas encore lassé, l'ennui, cependant, le guettait.

Morgan dévala l'escalier et sortit dans la nuit pluvieuse, chichement éclairée par les becs de gaz. Sa voiture l'attendait. Le valet s'empressa de lui ouvrir la portière.

— À Saint-James ! ordonna Westcliffe, tandis qu'il s'installait sur les coussins de la banquette.

C'était l'adresse de sa résidence londonienne – il préférait employer ce terme plutôt que « maison », car c'était uniquement l'endroit où il résidait, où il conservait son whisky et où il pourrait méditer le restant de la soirée sur son refus de rester dormir avec Anne. La requête pouvait paraître modeste, mais s'il y souscrivait, la jeune femme s'imaginerait tout à coup posséder une emprise sur lui. Or, s'il y avait une chose que chérissait Morgan, c'était bien sa liberté. Il avait été pendant trop d'années sous l'emprise des autres pour vouloir sacrifier quoi que ce soit de son indépendance.

Son père – le diable emporte sa mémoire ! – était mort sans rien laisser, sinon des dettes, deux fils et une veuve. Laquelle avait si bien compris la précarité de sa nouvelle situation qu'elle s'était empressée de se remarier, avec un homme plus puissant et surtout beaucoup plus riche – le duc d'Ainsley. Elle lui avait donné un héritier et, cinq ans plus tard, elle s'était de nouveau retrouvée veuve, mais nantie cette fois d'un confortable héritage qui la mettait à l'abri du besoin jusqu'à la fin de ses jours.

Morgan avait attendu des années avant de pouvoir en dire autant pour son compte. Il avait longtemps dépendu de la générosité de son petit frère, Ransom Seymour, l'actuel duc d'Ainsley. Ransom avait beau être né le dernier, il se comportait comme s'il était l'aîné, avec un sens du devoir et des responsabilités frisant l'obsession. En fait, il se conduisait comme s'il avait trois fois son âge. Leur mère avait souvent fait la remarque que déjà, au berceau, il donnait

l'impression d'être capable de gouverner le monde. Morgan avait eu le plus grand mal à accepter ce changement de hiérarchie, qui l'avait contraint à quémander les faveurs de son cadet, tellement mieux doté que lui par le sort. C'est pourquoi il avait pris l'habitude d'habiter seul, de son côté, pour ne pas supporter sa famille au quotidien, et tenter d'oublier l'infortune que lui avait léguée son père.

Cependant, il devait sans cesse demander l'aide du jeune roquet pour ses dépenses courantes – vêtements, nourriture, cadeaux pour ses maîtresses... –, ce qui ne manquait pas d'être très mortifiant. Aussi avait-il accueilli comme une bénédiction la perspective d'être enfin à l'abri de la pauvreté par son mariage avec Claire. Mais il avait vite découvert que le prix à payer en serait une blessure d'orgueil plus douloureuse encore que celles qu'il avait déjà dû supporter.

Au passage des roues, la pluie tombée sur les pavés éclaboussait les flancs du véhicule, dont le bruissement régulier berçait Morgan. Avec un peu de chance, il parviendrait à s'endormir profondément pour jouir, une fois n'était pas coutume, d'une vraie nuit de sommeil. Peut-être que, l'espace de quelques heures, la trahison de Claire ne le ferait plus souffrir.

Ce souvenir, toutefois, lui restait toujours en travers de la gorge, même s'il remontait déjà à quelques années. Il ne l'avait plus revue depuis cette nuit fatidique où la jeune femme avait attiré Stephen dans son lit, le frère cadet de Morgan. Et il n'avait reçu qu'une seule lettre d'elle.

« Pardonne-moi... »

Ce à quoi il avait répondu, dans l'insolence de sa jeunesse encore accentuée par l'alcool : « Quand tu rôteras en enfer. »

L'homme qu'il était devenu aujourd'hui n'écrirait plus cela, il s'abstiendrait tout bonnement de répondre. Claire méritait d'endurer ce qu'il avait souffert.

Quand l'attelage s'immobilisa devant chez lui, Morgan descendit de voiture et constata qu'un autre véhicule était déjà garé au pied du perron. Un véhicule qu'il reconnut aussitôt – et la livrée du valet l'escortant confirma ses soupçons.

Il grimpa quatre à quatre les marches du perron. La porte s'ouvrit juste à temps pour le laisser s'engouffrer à l'intérieur. Le visage blême de Willoughby, son majordome, acheva de le renseigner.

— Où est-elle ?

— Dans la bibliothèque, milord.

Morgan se raidit. La bibliothèque était *son* sanctuaire. Il n'autorisait jamais personne à y entrer. Et certainement pas *elle*.

Après s'être défait à la hâte de son chapeau, de son manteau et de ses gants, sans se soucier de savoir s'ils atterrissaient par terre ou dans les bras de Willoughby, il se dirigea vers la bibliothèque. Mais, en chemin, il prit conscience que sa peau était imprégnée du parfum d'une autre femme – le lilas. Il songea un court instant à monter dans sa chambre pour une toilette rapide, avant de se raviser en se remémorant l'odeur de bois de santal – le parfum de son frère – que dégageait la chevelure de Claire, quand il les avait surpris ensemble...

Il aurait préféré qu'elle ne soit pas avertie de son arrivée, songea Morgan en ouvrant la porte de la pièce. Après trois ans, trois longues années, elle se permettait de violer le refuge qu'il s'était créé au lendemain de leur séparation !

Furieux, il fit irruption dans la pièce.

La jeune femme était debout devant les rayonnages, à contempler les livres sagement alignés. Elle se retourna.

Morgan s'immobilisa tout net, comme s'il avait reçu un choc en pleine poitrine. Il avait déployé des

trésors de volonté pour tenter de l'oublier, elle, et tout ce qui lui était lié.

Mais voilà qu'elle se tenait devant lui, en chair et en os. À peine plus âgée que lors de leur rupture, plus ravissante encore.

Claire.

Son épouse félonne.

2

Claire ne savait pas trop à quoi s'attendre – de la part de Morgan et de sa propre réaction – avant ces retrouvailles. Elle avait certes anticipé un frisson d'appréhension. Elle savait aussi que son estomac se contracterait. En revanche, elle n'avait pas imaginé que son cœur s'emballerait dans sa poitrine et qu'elle éprouverait de la *joie* à le revoir.

Si seulement elle avait pu ressentir cette même joie trois ans plus tôt, le jour de leurs noces ! Si seulement Westcliffe ne l'avait pas terrifiée, à l'époque. Du reste, il l'intimidait toujours autant, mais moins par sa taille – il était si grand et si large d'épaules ! – que par l'autorité et la détermination qui émanaient de toute sa personne. Il lui avait toujours donné l'impression que s'il obtenait la moindre once de pouvoir, il serait capable d'en user avec une redoutable habileté.

Trois ans s'étaient écoulés depuis leur séparation, et Claire avait gagné en maturité. Pourtant, elle devait bien constater qu'elle n'était pas vraiment préparée à le revoir.

Un rictus dédaigneux se lisait sur son beau visage encadré de cheveux noirs en désordre, comme s'il

venait tout juste de se lever, alors qu'il était sans doute debout depuis l'aube.

Claire avait souvent entendu parler de lui, au cours de ces trois ans, et toujours dans le même sens : il était devenu, disait-on, aussi glacial que le marbre. Elle n'y avait pas prêté plus attention que cela, mais tout à coup, elle éprouvait un choc à l'idée que cette façade implacable était peut-être son œuvre.

Il marcha d'abord droit sur elle, puis il s'immobilisa une fraction de seconde avant de pivoter pour se diriger vers un guéridon où quelques carafes de spiritueux étaient joliment disposées. Claire se demanda ce qui serait arrivé s'il n'avait pas changé de trajectoire, mais elle se doutait bien qu'il ne l'aurait pas serrée dans ses bras pour l'embrasser.

Toutefois, elle savait qu'il n'aurait pas davantage levé la main sur elle pour la frapper. S'il s'était battu jusqu'au sang avec son frère, en revanche, il ne l'avait même pas giflée. Même lorsqu'il l'avait forcée à quitter la maison, il l'avait escortée d'une poigne ferme jusqu'à sa voiture sans jamais lui faire de mal. Et d'une certaine manière, l'indifférence glacée qu'il lui avait opposée à ce moment-là avait été plus difficile à supporter qu'un éclat.

Il se servit à boire, lui tournant ostensiblement le dos. Puis il y eut un silence et, enfin, il se décida à se retourner. En le voyant serrer dans sa main un verre rempli à ras bord, Claire devina qu'il aurait sans doute préféré refermer ses longs doigts autour de son joli cou.

— Tu n'es pas la bienvenue dans cette maison, lâcha-t-il, d'un ton savamment contrôlé. Nous avons conclu un arrangement, toi et moi. Retourne à la campagne, Claire.

— J'aimerais bien, mais j'ai fait une promesse qui m'oblige à séjourner quelque temps à Londres.

— Il ne t'a fallu que quelques heures pour rompre le serment de fidélité que tu m'avais juré devant l'autel. Tu peux bien rompre aussi cette promesse. Cela ne devrait pas t'être bien difficile.

Claire tressaillit sous la dureté de sa voix. Elle avait été naïve de croire que des semaines, des mois et même des années suffiraient à apaiser la colère qu'elle lui inspirait.

Elle fit quelques pas vers lui. Mais elle s'arrêta quand il plissa les yeux.

— Westcliffe, j'ai besoin que tu me pardonnes.

— Je t'ai déjà répondu dans quelles conditions tu obtiendras mon pardon.

— Quand je rôtirai en enfer ?

Elle s'esclaffa, amère, avant de continuer :

— Ne crois-tu pas que j'y suis déjà ? Sais-tu le nombre de dames bien intentionnées qui sont venues me rendre visite pour m'informer de l'existence de tes maîtresses ? Il faut dire que tu ne sembles pas rechercher la discrétion. Si ton but était de m'humilier, tu l'as atteint au-delà de toute limite.

— Je prends mon plaisir où et quand ça me chante. Tu n'entres même pas en ligne de compte. Pour être tout à fait honnête, Claire, de l'instant où je t'ai exilée à *Lyons Place*, je n'ai plus pensé une seule seconde à toi.

— Je l'avais compris.

Il alla s'asseoir dans un fauteuil placé face à la cheminée et il étira ses longues jambes devant lui. Tout à coup, un colley surgit de sous son bureau pour venir se lover au pied du fauteuil. Westcliffe tendit la main pour lui caresser la tête. Ce geste paraissait machinal, comme s'il s'agissait d'un rituel, et Claire se demanda combien de soirées il avait passées dans cette pièce, à cette même place, avec pour seule compagnie un verre d'alcool et un chien vieillissant.

Peut-être pas tant que cela, si tous les ragots dont elle avait eu vent étaient fondés.

Elle s'approcha jusqu'à ce qu'elle puisse voir son regard. Ses yeux étaient aussi noirs que ses cheveux, alors que ceux de Stephen étaient bleus. Et autant Stephen posait sur les êtres et les choses un regard bienveillant, autant Westcliffe avait le regard sombre. Comment deux frères pouvaient-ils être aussi différents ?

Le visage de Westcliffe n'avait pas été sculpté par la main d'un artiste. Son nez était un peu trop grand, son menton trop carré, ses sourcils un peu trop fournis. Cependant, il émanait de sa personne une beauté ténébreuse qui ne s'affadissait pas avec l'âge, bien au contraire.

Stephen avait les cheveux beaucoup plus clairs – selon la lumière, ils pouvaient même avoir des reflets blonds – et rien, dans son physique, n'était intimidant. Claire avait l'impression de l'avoir toujours eu pour ami, alors qu'elle connaissait à peine Westcliffe et ne l'avait même jamais vu rire aux éclats. En vérité, ils avaient très peu de souvenirs en commun. Westcliffe avait huit ans de plus qu'elle, et même lorsqu'ils étaient tous les deux plus jeunes, ils n'avaient guère eu l'occasion de se trouver ensemble. Quand Westcliffe n'était pas au collège, il s'amusait avec les jeunes gens de son âge, quand il ne courait pas après les filles...

Son père était mort quand il avait cinq ans – et Stephen, un an seulement. Pour tout héritage, Westcliffe avait reçu une propriété délabrée à la campagne et un contrat de mariage conclu entre son père et le comte de Crestmont pour qu'il épouse la fille aînée de ce dernier – elle-même. Claire ne s'y était pas opposée, même si elle avait trouvé par trop archaïque de d'être ainsi liée à un homme qu'elle connaissait à

peine sans avoir eu son mot à dire. Que serait-il arrivé si elle avait été laide ?

Sans doute cela n'aurait-il rien changé, car de toute façon rien de ce qui la concernait n'avait d'importance, sinon qu'elle avait eu la chance – ou le malheur – de naître avant sa sœur, Beth. Et si elle n'avait pas protesté, c'est que ce mariage lui offrirait la possibilité d'échapper à la tyrannie paternelle. Son père considérait que les femmes n'avaient qu'un devoir dans la vie : obéir. Et il mettait ce principe en œuvre tous les jours. Cependant, le jour de ses noces, Claire avait vu ses appréhensions ressurgir brutalement. C'est alors qu'elle s'en était ouverte à Stephen...

— Il ne s'est rien passé entre Stephen et moi, assura-t-elle.

Westcliffe partit d'un rire sinistre.

— Me prendrais-tu pour un imbécile, Claire ? Je l'ai trouvé dans ton lit.

— Mais il portait toujours son pantalon...

— Parce que je suis arrivé avant qu'il n'ait eu le temps de l'enlever. À moins, au contraire, qu'il n'ait eu le temps de le remettre. Je suis moi-même capable de me déboutonner et de me reboutonner très vite, quand les circonstances l'exigent. Et même s'il ne t'a pas possédée cela ne change rien au fait que tu te vautrais dans ses bras !

Il se releva si brusquement que Claire eut un mouvement de recul. Puis il jeta dans la cheminée son verre qui se brisa dans des éclaboussures d'alcool.

— Stephen occupait ma place, reprit-il, le souffle soudain court. Et tu voulais qu'il en soit ainsi.

Sa colère s'était muée en chagrin, et Claire sentit elle-même des larmes monter dans sa gorge.

— Je ne savais pas vraiment ce que je voulais. J'étais si jeune ! À peine plus sensée qu'une enfant. Stephen était mon ami depuis toujours. Alors que toi,

je te connaissais à peine. Si j'avais pu choisir mon mari, oui, j'aurais sans doute choisi Stephen. Encore que je n'en sois pas certaine. Ce que je sais, en revanche, c'est que j'étais terrorisée à la perspective de ma nuit de noces. Et que Stephen m'avait proposé un plan qui devrait la différer.

« Je te rejoindrai dans ta chambre avant lui. Je te serrerai dans mes bras, rien de plus. Il sera furieux contre moi, bien sûr, mais cela te donnera un répit. Quand tu te sentiras prête, il ne te restera plus qu'à lui avouer la vérité. Et tout se passera bien... »

Ils avaient tous deux bu assez de champagne, lors du repas de noces, pour se persuader que ce plan était astucieux. Mais Claire y avait perdu à la fois un ami et un mari. Les deux frères s'étaient entredéchirés – anéantissant durablement pour elle toute perspective de bonheur.

Westcliffe tourna la tête vers elle.

— J'ai du mal à te croire aussi naïve.

— Je n'avais dix-sept ans que depuis cinq jours, et pas de mère pour me guider. La tante célibataire qui s'était occupée de mon éducation ne savait pas beaucoup plus de choses que moi sur les hommes. Alors oui, j'étais crédule. Et puis, Stephen était si charmeur ! On disait de lui qu'il serait capable de pousser un ange au péché. Or, j'étais peut-être naïve, mais je n'étais pas un ange.

Il laissa échapper un long soupir et secoua la tête.

— Que veux-tu de moi, Claire ?

— Que tu me donnes une chance d'être vraiment ton épouse, et pas seulement l'intendante de ta maison de campagne.

Il se retourna pour lui faire face. Son regard était si dur et si perçant que Claire ne put réprimer un frisson. Probablement essayait-il de l'imaginer sans vêtements. Sans doute méritait-elle ce traitement, cependant elle se refusait à faire machine arrière.

Pour aider sa sœur, elle était prête à endurer tous les châtements qu'il trouverait bon de lui infliger. À une exception notable, toutefois : elle ne permettrait pas qu'il use de violence pour...

— Alors, maintenant, tu serais disposée à m'accueillir, *moi*, dans ton lit ? demanda-t-il, avec une ironie perceptible.

Claire se reprocha de ne pas être arrivée en plein jour, où cette hypothèse aurait paru déplacée, mais elle avait pensé qu'il lui serait plus facile d'affronter Westcliffe à la lumière des chandelles.

— Je suis disposée à devenir ta femme, dans tous les sens du terme, répondit-elle, d'une voix âpre, tant elle avait la gorge sèche.

Il la dévisagea un long moment, avant de lui ordonner, suave :

— Dégrafe le haut de ta robe.

Claire porta une main à sa gorge. Sa robe de voyage était boutonnée jusqu'au col.

— Ici ? demanda-t-elle, avec un regard inquiet autour d'elle.

— Nous sommes seuls. À part le chien, mais Cooper ne dira rien à personne. Si tu connais vraiment ma réputation, ainsi que tu le prétends, tu devrais savoir que je ne limite pas mes prouesses sexuelles à la chambre à coucher. Allez, Claire, défais ces boutons.

À cet instant précis, elle le détestait à peu près autant que lorsqu'il l'avait exilée de force dans sa propriété campagnarde. « Je te déteste ! » lui avait-elle d'ailleurs crié, quand il avait quitté le manoir, où il l'avait escortée, après l'avoir informée qu'elle y resterait assignée à résidence, tandis que lui-même rentrerait à Londres. Pour toute réponse, il s'était contenté d'éclater de rire. Et son rire avait résonné sinistrement dans les corridors de la vieille demeure ancestrale.

À présent, Claire avait bien envie de tourner les talons et de fuir cette pièce en l'envoyant paître. Au lieu de quoi, elle releva la tête en signe de défi, accrocha son regard et, d'une main qu'elle se refusait à voir trembler, ouvrit un premier bouton en forme de perle, puis un autre, et encore un troisième. Elle procédait avec une telle lenteur qu'elle eut l'impression qu'il s'était écoulé une éternité avant qu'elle n'atteigne le dernier bouton, au niveau de sa ceinture.

Quand elle eut terminé, il s'approcha d'elle, et elle perçut un effluve de lilas. Claire en déduisit qu'il ne sortait pas de son club, mais du lit d'une autre femme. De nouvelles larmes menacèrent de la submerger, qu'elle se força à ravalier. Il n'était pas question qu'il s'aperçoive à quel point il l'affectait, même malgré lui. Mais, pour la première fois, elle comprit vraiment ce qu'il avait dû ressentir, cette fameuse nuit qui leur avait été fatale. Elle s'en voulait, aujourd'hui, d'avoir été aussi jeune et aussi égoïste pour ne pas s'en être rendu compte sur le coup.

Puisqu'il voulait sa vengeance, il l'aurait ! Claire était prête à tout, pour enterrer définitivement le passé.

Son regard toujours rivé au sien, Westcliffe posa un doigt à la base de son cou. Si c'était un test, il serait servi : elle ne cillerait pas. Il finirait bien par comprendre qu'elle n'était plus la gamine d'il y a trois ans. Durant son interminable exil campagnard, Claire s'était échinée à régenter sa propriété du mieux possible. Mais il n'avait pas eu une seule fois la décence de l'en remercier, l'ingrat !

Il laissa courir son doigt plus bas, puis il écarta les pans déboutonnés de sa robe, pour révéler les rondeurs de ses seins qui gonflaient sa camisole. Claire retint son souffle. Heureusement, ses yeux avaient suivi le mouvement de la main de Westcliffe, aussi ne

pouvait-il pas voir le mélange d'excitation et d'appréhension qui devait maintenant se lire dans son regard.

— Dis-moi, Claire, le reste de ton anatomie est-il tout aussi séduisant ?

Elle releva les yeux et croisa de nouveau les siens. Ses prunelles noires exprimaient un mélange de passion et de fureur. Il voulait sans doute qu'elle le désire, pour pouvoir la punir encore plus sadiquement.

Cependant, la jeune femme avait beau voir clair dans son jeu, elle se sentait incapable de lui opposer la moindre résistance. Elle avait entendu dire qu'il était un maître de la séduction et un expert des plaisirs de la chair. Sa réputation n'était sans doute pas usurpée car tout à coup, elle avait l'impression que ses genoux se ramollissaient.

— Tu m'as dit que tu étais venue à Londres à cause d'une promesse. Laquelle ?

Quelle promesse, au fait ? Pourquoi suis-je ici ?
Claire secoua légèrement la tête pour se concentrer sur sa question.

— Ma... sœur. C'est à cause de ma sœur. Beth. Mon père voudrait la voir épouser lord Hester, un gentleman odieux et surtout beaucoup plus âgé qu'elle. Toutefois, père a consenti à ce qu'elle fasse ses débuts dans le monde. Beth a une saison pour trouver un autre prétendant, tout aussi riche, mais qui lui conviendra davantage. Je sais ce que c'est que d'épouser un homme que l'on ne...

— Insinuerais-tu que ton père t'ait forcée à m'épouser ?

— La vérité, c'est que je n'ai pas eu le choix. Le contrat avait été signé par nos deux pères. Tu n'as même pas pris la peine de me courtoiser, et encore moins de me demander ma main.

Son visage se ferma. Il semblait bizarrement déçu.

— Si je comprends bien, tu t'es résolue à devenir ma femme pour sauver ta sœur ? Mais tu aurais pu atteindre ton but sans t'obliger à résider chez moi.

Claire songea un instant à lui exposer la situation sous son angle le plus cru, avant de se raviser. Beaucoup de dames de la bonne société n'aimaient pas voir Westcliffe évoluer en prédateur dans leurs réceptions, craignant que cela ne donne à leurs maris des idées d'infidélité. C'est pourquoi, si elle voulait être invitée partout et que sa sœur soit acceptée dans le monde, Claire devrait désormais montrer que son mari ne la quittait plus d'une semelle.

— Tu as de l'influence, se contenta-t-elle de répondre. J'ai besoin de prendre ma place à tes côtés, pour que Beth réussisse ses débuts dans le monde.

— J'imagine que tu considères ton rôle comme un pur sacrifice ? Quelle noblesse d'âme !

La patience de Claire avait des limites.

— Bon sang, Westcliffe, je t'ai demandé pardon, et je t'ai dit que je consentais à devenir ta femme dans tous les sens du terme. Cela ne te suffit donc pas ? Pourquoi faut-il que tu compliques les choses ?

— Tout simplement parce que je ne te veux plus pour épouse.

Claire crut que son cœur manquait un battement. Elle n'avait pas envisagé une seconde l'éventualité d'une complète rebuffade. Elle se doutait qu'il se montrerait retors et qu'il chercherait à lui faire payer son erreur de jeunesse – ça, oui. Mais ne plus du tout vouloir d'elle ? Il avait *besoin* d'une épouse. Or, il en avait une, qui jouait son rôle à la perfection...

— Il est tard, reprit-il, d'un ton atrocement neutre. Je vais demander à Willoughby de te préparer une chambre. Nous reparlerons de tout cela demain matin.

Et il partit vers la porte.

— Où vas-tu ?

Il ne répondit pas et quitta la pièce sans même un regard en arrière.

C'est alors que Claire se laissa choir sur le plancher, laissant enfin libre cours à ses larmes de rage.

Pourquoi sa vie était-elle devenue un enfer ?

3

Enfer et damnation ! Alors que sa voiture roulait dans les rues londoniennes, Morgan pouvait encore sentir la chaleur que dégageait la peau d'albâtre de la jeune femme sous ses doigts. Quelle mouche l'avait piqué de lui demander de dégrafer sa robe ? Car, de toute évidence, Claire n'avait toujours pas pris la pleine mesure de sa trahison passée, pas plus qu'elle ne semblait consciente des tourments qu'il comptait lui infliger pour se venger.

À l'époque, Morgan s'était réjoui à l'idée de l'épouser. Jamais il n'avait anticipé un événement avec autant d'excitation. Bien sûr, l'argument pécuniaire avait joué : en épousant Claire, il n'aurait plus à dépendre d'Ainsley. Mais ce n'était pas seulement une affaire d'argent et la dot conséquente de la jeune femme n'était pas l'unique raison qui l'avait incité à se réjouir de ce contrat de mariage signé par son père.

Du jour où sa mère avait épousé le duc d'Ainsley, la demeure ancestrale des Westcliffe, *Lyons Place*, avait été reléguée au second rang, comme un petit manoir de peu d'importance. Et comme elle coûtait plus cher à entretenir qu'elle ne rapportait, la propriété avait été plus ou moins abandonnée, pendant que la famille s'était installée à *Grantwood Manor*, une

demeure autrement plus vaste et plus somptueuse. C'était là que Morgan avait vu pour la première fois la jeune fille destinée à devenir un jour sa femme.

Il ne pouvait pas nier le plaisir qu'il avait ressenti à découvrir son sourire et à l'entendre rire aux éclats. L'épiant de loin, tandis qu'elle s'amusait avec son frère, il avait eu l'intime conviction, dans son âme et dans son cœur, qu'elle pourrait l'aider à ressusciter *Lyons Place*. Le vieux manoir abriterait de nouveau une vie de famille. Il ne serait plus délaissé.

En effet, Morgan éprouvait parfois la désagréable impression d'être une sorte de paria dans sa propre famille. Peut-être parce qu'il avait toujours gardé ses distances avec le duc, ne l'ayant jamais accepté comme un second père, en dépit de sa gentillesse et de ses qualités. Le huitième duc d'Ainsley ne pourrait jamais remplacer ce que Morgan avait perdu.

Il avait voulu se persuader que Claire remplirait son vide affectif. Et il s'était longuement préparé à sa nuit de noces, reprenant un bain et se rasant de frais – alors qu'il s'était déjà rasé le matin –, avant d'enfiler un peignoir de soie. Il s'était promis de se montrer très doux et très patient. Il n'avait aucune intention de la brusquer.

Mais en pénétrant dans sa chambre à coucher, Morgan avait découvert la jeune femme dans les bras de Stephen, et il avait éprouvé une fois de plus – mais plus violemment encore que d'habitude – le sentiment de n'être rien du tout. Même sa propre épouse ne comptait pas lui être loyale.

Sa voiture s'immobilisa, le tirant de ses songes. Morgan était membre de plusieurs clubs huppés, mais il avait une nette préférence pour le *Dodger*. Son propriétaire, Jack Dodger, était un modèle : né dans les bas-fonds londoniens, il était devenu en peu d'années quelqu'un de très puissant, gravissant un à un les barreaux de l'échelle sociale. En outre, il

connaissait par cœur les désirs et les exigences des gentlemen, bien qu'il ait renoncé, récemment, à leur fournir des filles. Le mariage semblait l'avoir quelque peu assagi.

Mais peu importe ! Ce n'étaient pas les bordels qui manquaient, à Londres, pour satisfaire quiconque était en manque de chaleur humaine. Et pour l'instant, Morgan n'avait qu'une envie : se trouver le plus loin possible de chez lui.

Il traversa la salle de jeu pour gagner le fumoir récemment rénové où les membres du club savouraient cigares et pipes en sirotant un verre d'alcool. Et il s'installa dans un coin.

Au *Dodger*, les goûts de chaque client étaient soigneusement mémorisés par les serveurs que le maître des lieux, fidèle à ses origines, avait tirés de la rue pour leur procurer un emploi décent. Personne n'attendait jamais plus de trois minutes avant d'être servi.

Morgan ne leva même pas les yeux quand on posa un cigare et un verre de son whisky préféré sur la table, devant lui.

En revanche, il tourna la tête quand un gentleman s'assit à côté de lui. Son regard était noir, mais Ainsley n'y prêta pas attention.

— J'étais sûr de te trouver ici, lui dit son frère. Alors, comment as-tu trouvé Claire ?

Morgan haussa un sourcil.

— Elle est d'abord passée chez moi, en s'imaginant que tu y vivais toujours, expliqua Ainsley. Elle a été très surprise d'apprendre que tu t'étais acheté ta propre résidence. Ne communique-tu donc jamais avec ta femme ?

— Non, répondit Morgan en s'emparant de son verre.

Il admira un instant le liquide ambré dont il était empli avant d'avaler une gorgée et de le reposer sur la table.

Ainsley se pencha vers lui.

— Pourquoi est-elle ici ?

Morgan aurait voulu détester Ainsley, ne serait-ce que par principe. Son petit frère était né avec la fortune, un titre envié, l'amour de sa mère et la vénération de son père. Cependant, Morgan ne pouvait que l'admirer. Ainsley était un garçon aimable, toujours disposé à aider les autres, et ne tenant jamais la comptabilité de ce qu'on lui devait. Parfois, tout de même, Morgan avait du mal à se faire à l'idée que son petit frère était le meilleur d'eux trois.

— Si j'ai bien compris, sa sœur n'a qu'une saison pour se trouver un fiancé. Sinon, son père la mariera de force à lord Hester.

— Quelle idée révoltante ! Pourquoi punir ainsi sa fille ?

Morgan sourit à son frère.

— Si tu es indigné par cette perspective, pourquoi ne te proposes-tu pas comme prétendant ?

— Dieu m'en préserve ! Je viens juste de fêter ma majorité et mon siège à la Chambre des Lords. Cela me semble suffisant pour cette année. Je n'ai pas besoin de me dénicher une épouse en prime.

Morgan pouvait difficilement le blâmer de sa réaction. Lui-même ne se serait pas marié si jeune, s'il n'avait pas eu besoin d'argent. Toutefois, même s'il avait pu attendre, il aurait quand même épousé Claire – pour honorer le contrat que son père avait signé en son nom.

Ainsley but une gorgée de son brandy, avant de reprendre :

— J'ai trouvé Claire en bonne forme. Pleine d'allant. Elle doit bien profiter du bon air...

— Je n'ai rien remarqué de spécial, mentit effrontément Morgan.

En réalité, aucun détail de l'apparence de la jeune femme ne lui avait échappé. Sa chevelure blonde mal